

# LE CHARIVARI CANADIEN.

Moi.—Merci de vos désirs de m'aider à rétablir le bonheur et la paix. Je verrai qu'elle est cette place et vous la laisserai avoir dès que j'aurai fait des recherches (à part) voici un gas qui pense me rendre service en acceptant cette place... l'impudent !

No 3.—Vous avez une place maintenant vacante qui ferait mon affaire admirablement bien. Je suis persuadé que j'ai toutes les qualités que demande l'exécution de ses fonctions. Je vous aurais bien produit une foule de crédits, mais, voyez-vous, je n'aime pas l'homme auquel il faut des liasses de recommandations.

Moi.—Quelle est cette place, s'il vous plaît ?

No 3. Qu'importe pour le moment ; je vous dis ceci seulement pour prendre de l'avant sur ceux qui vous assiègent journellement.

Moi, à part.—Le polisson, qui me fournirait des volumes de recommandations s'il pouvait se les procurer !... Puis, il veut avoir priorité de privilège sur toutes les places !... le salop !

No 4.—Votre Excellence, je m'approche de vous, non pour faire dommage à mon voisin, mais pour vous faire connaître l'incapacité de tel officier public. Je déteste le métier de délateur, mais le bien du pays me force à jouer ce rôle si dégoûtant. Je n'ai pas de preuves bien positives ; je ne viens que pour mettre votre Excellence sur ses gardes, et si toutefois elle s'apercevait de quelque faute chez cet officier, je m'offrirais à sa place, s'il était renvoyé.

Moi.—Je recevrai toujours des plaintes avec joie ; tout bon citoyen doit voir à ce que les serviteurs publics soient exacts dans leur conduite. Je vous remercie donc de votre trouble et ne vous oublierai point.

No 5.—Mon gouverneur, pardonnez-moi si je vous obsède, mais j'ai une femme et dix enfants sur les bras, dont quatre à la mamelle, et il faut bien que je les nourrisse et les habille. J'ai donc recours à vous pour m'aider, une place quelconque me serait acceptable.

Moi.—Je vous plains fort Monsieur, et je devrais m'efforcer à assister ceux qui contribuent si bien à l'accroissement de la nation. Revenez dans quelque jours et vous vous retirerez satisfait (à part) Si le menteur est marié, c'est un miracle !

No 6.—Votre excellente excellence, c'est à vos pieds.....

Ici la porte s'ouvre et Sir Charles, le véritable Sir Charles, *in propria persona* se montre la tête. Mon mentor me saisit sous les bras et nous voilà dans la cheminée et, quelques secondes après, dans mon bureau, rue des Commissaires.

Une fois revenu de ma surprise, mon guide me fit la morale suivante :

—Vous avez vu ce que c'était que d'être gouverneur. Ce pauvre Sir Charles est à plaindre ; tous les matins c'est la même chanson que vous avez entonnée. Il est forcé de recevoir un être qui n'ose lever les yeux sur son semblable, tant il est avili ; un fanfaron qui croit lui faire une faveur en acceptant une situation ; un misérable qui n'a pas six amis au monde qui le respectent, et qui se repose sur l'éloge qu'il fait de lui-même ; un infâme calomniateur qui mine adroitement le caractère de son prochain ; un imposteur fiéfé, qui veut être payé parcequ'il élève une famille à son image, dans l'oisiveté ; et enfin, un lècheur qui lui baissait son mal même pour obtenir une place de quelques louis ; tels sont ceux qui lui rendent visite. Pas un seul vrai ami au nombre des centaines

qui se représentent comme capables de mourir pour lui... O, quel triste métier que celui de gouverneur ! Et qu'il doit détester l'espèce humaine, lui que l'homme honnête approche rarement tant il craint d'être mis au nombre des gueux et des voleurs de deniers publics. Je suis certain que Sir Charles envie votre fauteuil, M. le Charivari. Mais le temps se passe et je flâne... adieu !

Et mon mystérieux guide disparut, me laissant plongé dans une profonde méditation sur ce qu'il venait de me dire, tant c'était vrai et raisonnable... Ah ! j'ai fini d'être gouverneur !

## A. MOI ! A. MOI !

Bon Dieu ! on me tue ! ma vie est en danger ! Oui, bon lecteur, si je me tiens point sur mes gardes on me donnera ma feuille de route pour le royaume de Pluton. Cette feuille de route doit être faite par devant notaire, à ce qu'on me dit ; on veut donc m'envoyer en forme ? c'est toujours consolant, car je n'aimerais point à flaner sur les bords du Styx pendant que Caron examinerait mes papiers. Tout en étant consolant c'est pas mal embêtant ; je pouvais fort bien me dispenser d'une feuille de route, quelconque. Cependant si par malheur on appelait le Dr. qui Guéri-n pour me soigner je serais foutu, foutu comme la poule à Simon ; et puis, pour compléter l'affaire, le notaire Spérenard, pour faire mon testament ! Bon Dieu, ils me tueront, ces gens-là, je vais leur faire donner caution. Pensez donc, moi qui veut spéculer sur ma vie en l'assurant, on ne voudra jamais l'assurer tant que ces hommes seront libres. Si cela continue, je vais faire importer une garde Suisse, proclamer la loi martiale dans mon bureau faire des barricades et avoir un pont-levi à mon second escalier ; car ils doivent m'attaquer. Qu'ils viennent donc seulement ! ils se feront presser de près, et en recevront sur la forme ; je mettrai mes bourgeois à leur trousses avec des piques-a (pica) et des points. Ils auront de dures épreuves, qu'ils prennent garde.

## Levée du Charivari !

Montréal, 16 Juillet, 1844.

MM. Spénardesse et Guéri-rien, le premier notaire, le second médecin équestre, firent visite au Charivari et lui représentèrent qu'ils trouvaient fort mal d'être faits les sujets de ridicule. M. le Charivari leur a répondu que chaque citoyen doit contribuer au bien-être général, et que la meilleure manière pour eux de rendre service à leurs semblables, était de se résigner à faire rire. Là-dessus, les visiteurs se retirèrent peu satisfaits d'être obligés à tel service ; ce qui fit penser à M. le Charivari que ces Messieurs connaissent fort peu les fins de la Providence qui veut que rien ne soit fait en vain.

On fait des démarches afin de me faire arrêter, si elles continuent j'en exposerai les auteurs sans miséricorde.

Je remets à mon prochain la formation de la bibliothèque que j'annonçais pour le présent numéro.

“Un disciple de Comus” à Mardi.

Correspondance du Charivari.

## L'Escamotage du Gouvernement Responsable.

Chacun prétend que son Excellence veut nous escamoter le Gouvernement Responsable ; or, je vous demande quel peut être cette espèce d'escamotage, et de quelle manière peut-il être opéré, sous les yeux éclairés de plusieurs milliers d'hommes, avides de sa conservation ! Le Gouvernement Responsable aurait bien alors le droit de crier à qui voudrait le toucher, NOLI ME TANGERE. Le Gouvernement responsable c'est cette TENA INCOGNITA où bien des personnes trébuchent, lorsqu'elles veulent s'y aventurer ; pourtant rien n'est plus simple, et ce n'est qu'aux esprits retrécis qu'il paraît compliqué et même inapplicable.

BARTHE SUR LA RESPONSABILITE' GOUVERNEMENTALE.

Ceux qui veulent assimiler le Gouvernement Responsable à un *humburg* radotent, et il faut toujours pardonner à ceux qui ne savent ce qu'ils disent. Mr. Barthe a bien voulu une fois nous définir tant soit peu le Gouvernement Responsable ; eh bien, ce bon Poète a échoué, comme il échoue toujours lorsqu'il s'agit de juger d'une chose quelconque. Ces champs de l'imagination forment son domaine, mais la sagacité, le jugement, il les renie ; et peut-être est-ce malgré lui.

LE REVEREND EGERTON RYERSON.

Dernièrement nous avons vu que dans l'arène politique s'est élançé le Rév. très Révérend Mr. Egerton Ryerson, le champion méconnu par tous les partis et honni par tous les autres Révérends, très Révérends ses confrères.

Le Révérend, très Révérend docteur demande à grands cris la permission de défendre le Gouvernement de cette Colonie “contre les attaques” de ses conseillers—or, qui jamais a vu, ou entendu dire, que Son Excellence “fut attaquée” par ses ministres ! Quoique Son Excellence ait une plaie à la joue gauche, toutefois, il est bien reconnu que ce n'est pas une morsure de ses ministres. Le révérend, très révérend, Egerton Ryerson, nouveau chevalier errant en politique, a pris pour sa Dame, Son Excellence et il s'en va chevauchant, la visière baissée se heurter contre le premier moulin qu'il rencontre. Quelquefois il s'affuble du manteau de Rhéteur, et s'armant du fouet de la satire, il veut trainer au pilori de l'opinion publique les ci-devant ministres, les y attacher et là les y fouetter à son aise.

C'est malheureux que le révérend, très révérend docteur ne réussisse pas.

Le Rév. très Rév. ferait bien mieux de s'amuser à brailler sur le texte de la Bible.

UN PETIT MOT SUR MR. D. B. VIGER.

On dit que Mr. D. B. Viger pense faire pour le mieux ; que ce sont ses motifs qui doivent lui donner l'absolution. C'est comme cet homme qui ne pouvant nourrir sa femme, la battait lorsqu'elle criait la faim ; cet homme sans doute pensait bien faire. Souvent un homme s'imagine bien faire, quand le bon sens suffit pour lui démontrer qu'il fait mal.

COMUS LUI-MEME.

Montréal, 18 Juillet, 1844.